

Teresa Kostkiewiczowa

Ignacy Krasicki et son roman "Aventures de Nicolas Doświadczyński"

Literary Studies in Poland 23, 93-115

1990

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

Teresa Kostkiewiczowa

Ignacy Krasicki et son roman
Aventures de Nicolas Doświadczyński

1

Mikołaja Doświadczyńskiego przypadki parurent en 1776 à Varsovie chez Michał Gröll, éditeur émérite aussi bien d'auteurs polonais, anciens et modernes, que d'auteurs étrangers de l'époque, édités en traduction. *Les Aventures* furent un premier roman polonais original, au sens moderne du terme. C'était aussi le premier ouvrage littéraire en prose de Krasicki qui s'était déjà fait connaître comme auteur d'articles publiés entre 1765 et 1767 dans la revue morale *Monitor* et du poème héroïcomique *Myszeida (La Sourjade)*, paru en 1775. Ces antécédents littéraires font plus que situer *Doświadczyński* dans un contexte historique précis; ils renvoient, de plus, à d'autres contextes, plus vastes, qu'il est nécessaire d'invoquer pour comprendre et pour apprécier à sa juste valeur le roman de Krasicki. Le contexte le plus vaste auquel il y a lieu de le rapporter est le Siècle des Lumières en Pologne, parallèle dans ses grandes tendances aux courants d'idées européens du XVIII^e siècle, mais ayant en même temps ses propres traits spécifiques, déterminés par la tradition historique et culturelle et par la situation politique du pays. C'est dans ce vaste contexte situationnel que s'inscrit la biographie de l'auteur, acteur et témoin de grands événements de son temps, réagissant d'une manière personnelle à leur cours et jugeant en penseur les tendances, les illusions et les déboires de ses contemporains. Enfin, le troisième point de référence pour le roman de Krasicki se situe dans la sphère littéraire, dans la tradition, la condition et l'évolution du genre romanesque dont l'anoblissement et un développement multiforme dans la littérature européenne sont le fait du XVIII^e siècle.

Les Aventures de Nicolas Doświadczyński sont un roman où l'auteur raconte sa propre époque. Il ne se borne pas à broser l'image de la vie d'une noblesse provinciale du milieu du XVIII^e siècle, mais encore aborde-t-il des problèmes philosophiques, sociaux et littéraires qui préoccupaient les esprits éclairés de l'époque. Le roman de Krasicki laisse voir la manière dont ces problèmes se modifiaient dans un pays en périphérie du mouvement intellectuel des Lumières, mais qui appartenait depuis des siècles, nonobstant ses différences spécifiques, à la communauté culturelle européenne.

Le roman de Krasicki parut à l'heure où les transformations propres au Siècle des Lumières, telles qu'elles intervenaient en Pologne parallèlement au processus en cours dans les autres pays, étaient d'un ordre déjà avancé. Mais sa parution fut postérieure au premier partage de la Pologne (1772). Ce fait sinistre fit prendre conscience à beaucoup du plus grave péril que faisait peser sur l'Etat et sur la Nation, la dégénérescence du système politique et social polonais, appelé « démocratie nobiliaire ». En effet, depuis la fin du XVII^e siècle et le début du XVIII^e, allait s'accroissant l'écart politique entre la Pologne et les puissances limitrophes. Chez les voisins, s'affirmaient les tendances à la monarchie absolue, débouchant sur ce qu'on aura appelé le despotisme éclairé. La Russie de Pierre-le-Grand, puis de Catherine II, la Prusse de Frédéric II, l'Autriche de Marie-Thérèse et de Joseph II étaient des monarchies absolues promotrices de réformes ayant en vue le renforcement du pouvoir central et l'accroissement de leur puissance économique et militaire. Or ce n'est qu'en Pologne que s'ancre un système politique et social caractérisé par un pouvoir royal en miettes, dominé par une noblesse jouissant d'une liberté sans bornes et de privilèges nombreux. Ce système était fondé, en référence à des valeurs majeures, sur deux concepts déterminants pour la mentalité des citoyens nobles de la Pologne. Le premier de ces concepts était celui de démocratie. Dans la pratique sociale, il trouvait son expression dans la jouissance des mêmes droits par tous les membres de l'ordre nobiliaire appelés à exercer le pouvoir législatif en participant aux diètes et aux diétines, à décider de l'élection des rois, en soumettant au candidat à la couronne une série de conditions et d'exigences qui allaient par la suite, une fois l'élection accomplie, l'entraver dans l'exercice de son pouvoir royal. Le second concept était celui de liberté, se concrétisant dans la garantie légale à l'indépendance, à la dignité et à l'inviolabilité

personnelle de tout membre de l'ordre nobiliaire. La liberté des nobles trouvait son comble dans le *liberum veto*, règle de vie parlementaire qui offrait à chaque député le droit de rendre nulles et comme non avenues — par son veto précisément — les décisions parlementaires adoptées à la majorité des voix, et de rompre par cela même, les travaux d'une diète. L'histoire a démontré combien cet alléchant idéal de liberté dégénérait graduellement en son contraire. La discontinuité dynastique, les controverses et conflits entre le roi et la noblesse, les immixtions étrangères dans le processus électoral et, par-dessus tout, la paralysie du pouvoir législatif conduisaient à l'anarchie et au chaos à la faveur desquels les intérêts oligarchiques de grandes familles de magnats l'emportaient sur l'intérêt public. Les puissances despotiques limitrophes s'employaient activement à faire maintenir en Pologne les anomalies de la démocratie nobiliaire, à en tirer un maximum de profits politiques pour aboutir, au fil des trois partages de la Pologne (1772, 1793 et 1795) et en vertu du droit du plus fort, à l'annexion du territoire de la Pologne et à la suppression de l'Etat polonais.

Le Siècle polonais des Lumières se plaça sous le signe de réformes du système politique de l'Etat et des tentatives de sauvegarder l'existence de celui-ci. Dès la première moitié du siècle, des penseurs et écrivains politiques se mirent à flétrir dans leurs écrits les périls et les abus de la démocratie des nobles, mais c'était comme prêcher dans le désert. C'est que le commun de la classe noble vouait un attachement profond à l'ordre social, culturel et politique en place. Dès la fin du XVI^e siècle s'était ébauché en Pologne, dans la classe noble, un état de conscience collective que les maîtres à penser du Siècle des Lumières dénonceront sous le terme de sarmatisme. Il trouva son expression dans la mentalité profonde, le mode de vie et les moeurs de la noblesse pour laquelle l'appartenance à l'ordre nobiliaire, la possession des biens fonciers et le catholicisme étaient des caractéristiques socialement distinctives au même titre que des éléments inaliénables d'un ethos de classe. Attaché aux principes de la liberté et du républicanisme nobiliaire, le noble polonais vouait en même temps un culte pieux à l'ancestral et à l'ancien; traditionaliste jusqu'à la moelle de ses os, il nourrissait une farouche aversion pour tout changement, pour toute innovation. Et aussi pour tout ce qui sentait l'étranger, dans la mesure où il n'approuvait que ce qui était polonais. Et même s'il avait l'ambition de participer à la vie publique, il limitait ses centres

d'intérêt à sa propriété, son village et ses proches voisins dont il appréciait la compagnie lors de réunions de société autour d'une table somptueusement garnie, égayées de boissons fortes, ou encore à l'occasion de cérémonies religieuses d'apparat, de rassemblements et de diétines. Il cultivait la tradition jusque dans sa tenue vestimentaire (le *konntouche* inspiré de vêtements orientaux), se plaisait dans le faste et le décoratif et, dans la vie publique, parlait un langage enflé, bourré de latinismes.

Mais ce qui était le plus propre au sarmatisme, c'était moins encore le traditionalisme dans les moeurs que l'attachement à la liberté nobiliaire et la certitude de la perfection insurpassable des principes de la démocratie nobiliaire. Avec, de plus, la méfiance envers tout ce qui, venant de l'étranger, serait par nature de qualité nulle et chargé du risque de despotisme et de tyrannie. Face à cet état d'esprit, la tâche majeure des esprits éclairés était non seulement de tirer la Pologne de son état de chaos politique, mais également de transformer la mentalité de la noblesse, de l'arracher à l'esprit sarmate de clocher, de la rapprocher de l'Europe, de manière à la rendre plus apte à accepter la nécessité d'une réforme de système politique et social.

Dès les années quarante du XVIII^e siècle, des magnats polonais voyageant en Europe et entretenant des contacts avec des foyers d'activité scientifique en Italie, en France et en Allemagne s'employèrent à préparer le terrain à l'indispensable changement. Des figures telles que Józef Aleksander Jabłonowski, Józef Andrzej Załuski, Stanisław Konarski prirent plus d'une initiative pour reviver la vie intellectuelle en Pologne et pour faire connaître à l'étranger le patrimoine littéraire et scientifique polonais. Ils se mirent à faire éditer des revues scientifiques, principalement en latin et en allemand, conçues pour informer les hommes de science en Europe du mouvement des idées en Pologne (entre autres *Warschauer Bibliothek*, 1753–1755; *Acta Litteraria Regni Poloniae*, 1755–1756; *Journal Littéraire de Pologne*, 1754). Sur l'initiative de Józef Andrzej Załuski, fut entreprise la publication d'oeuvres littéraires d'écrivains polonais de l'époque. L'ouverture, en 1747, d'une bibliothèque publique à Varsovie marqua le couronnement de la passion bibliophile de Załuski. Ses collections de 200 mille livres et de 20 milles de manuscrits, de cartes et estampes, devinrent un laboratoire de savants, de bibliographes et d'hommes de lettres.

Ce qui contribua à changer la mentalité collective c'était la réforme des collèges piaristes et jésuites qui jouaient un rôle prédominant dans la formation de jeunes nobles. Ces collèges usaient d'un instrument éducatif important: le théâtre scolaire. Se mettant au goût du jour, le théâtre jésuite se mit à jouer des pièces classiques, adaptations de comédies de Molière et de ses imitateurs. L'un des auteurs de ces adaptations, Franciszek Bohomolec (1720–1784) devint le père de la comédie polonaise du Siècle des Lumières en fournisseur attiré d'un premier théâtre public jouant en polonais dont la fondation, en 1765, fera date dans l'histoire culturelle et artistique en Pologne. Les comédies de Bohomolec flétrissaient l'esprit borné de la noblesse et érigeaient en exemple des personnages éclairés, doués de l'esprit d'initiative et apportant des idées nouvelles à l'univers clos de la noblesse provinciale. Les promoteurs des lumières firent également une place de choix à la langue polonaise et à son renouveau. Abandonnant les excès d'ornementation, les latinismes et les extravagances stylistiques embrouillées d'un baroque tardif, ils se posèrent pour tâche d'élaborer un nouveau modèle stylistique du polonais, fait de clarté, de simplicité et de l'adéquation entre l'expression et l'idée. En le faisant, ils renouaient avec le mode stylistique de la Renaissance qui avait fait valoir une langue polonaise pleinement évoluée, arrivée à sa maturité à l'égal des autres langues européennes.

Toutes ces tendances intellectuelles et culturelles des années quarante et cinquante du XVIII^e siècle s'affirmeront encore davantage dès l'avènement de Stanislas Auguste Poniatowski en 1764. L'initiative de ce monarque donna naissance à maintes institutions formatrices de la mentalité des nobles, chargées de mettre à la portée de l'opinion les grandes idées du Siècle des Lumières, et de la préparer aux changements politiques et sociaux indispensables que le roi avait en projet. L'année 1765 fut marquée par l'ouverture à Varsovie d'un premier théâtre public jouant en polonais qui se vit assigner une mission d'éducation sociale et civique. La même année vit également la fondation d'un Corps de Cadets, école militaire animée par Adam Kazimierz Czartoryski, foyer de formation des esprits et des caractères à l'intention de jeunes nobles. Une autre mesure des plus modernes à l'échelle européenne dans le domaine de l'instruction publique fut l'institution, en 1773, d'une Commission d'Education Nationale. En sa qualité d'organisme gouvernemental, elle conçut un système à trois

degrés d'écoles laïques, mit au point des programmes d'enseignement et lança les travaux de rédaction de manuels de sciences, de logique, de langue polonaise, d'histoire et de sciences morales.

En dépit du coup du premier partage de la Pologne (1772), et des événements qui l'ont précédé, Varsovie s'affirmait comme centre culturel du pays. Soutenus par un roi mécène, écrivains, savants et artistes gravitaient vers la Cour. La librairie et l'édition renaissaient. Dirigées par des bourgeois entrepreneurs, les imprimeries fonctionnaient à plein régime, faisant sortir des ouvrages d'auteurs polonais et de nombreuses traductions de romans, d'ouvrages dramatiques et d'écrits philosophiques, d'auteurs français principalement. Les librairies offraient au public des oeuvres de Voltaire, de Rousseau, de Marmontel, de Diderot. L'année 1770 vit la parution d'une première revue littéraire polonaise, *Zabawy Przyjemne i Pożyteczne (Jeux Agréables et Utiles)* qui publiaient les meilleurs poètes de l'époque (jusqu'à 1777). La littérature se chargea de l'éducation de l'opinion dans un esprit de responsabilité civique. Rejetant un baroque en dégénérescence, elle renouait avec des modèles classiques, en s'exerçant dans des genres «réguliers», tels que la comédie, l'ode, la satire.

L'époque des Lumières en Pologne était singulièrement dramatique, frôlant, par moments, le paradoxe, tant elle a vu de faits inédits: un ambassadeur russe à Varsovie opérer la déportation en Sibérie de sénateurs indociles (1767), une insurrection nationale polonaise (la première) éclater contre la Russie, un pouvoir impérial despotique (en l'occurrence russe) se porter garant de l'anarchie nobiliaire en Pologne, une diète, le 3 mai 1791, adopter une constitution démocratique pour garantir à la nation un pouvoir réel et l'ordre intérieur. C'était aussi une époque où, faute de consentement fiscal d'une noblesse épouvantée par l'idée d'un pouvoir fort, la Pologne incapable de se doter d'une armée à la taille des visées expansionnistes de ses voisins, réussissa à mettre sur pied un système d'éducation moderne, à favoriser l'épanouissement des sciences, des lettres et des arts, à engager un long processus de transformation de la conscience collective. Un pays sortant par son propre ressort de l'arriération et de l'anarchie grâce à l'énergie et le courage des esprits éclairés, avait de plus à tenir front non seulement à des ennemis extérieurs, mais encore au déchirement interne entre des tendances en continuel affrontement: conservatrices des tenants de l'anarchie, farouchement attachés aux libertés nobi-

liaires «sarmates», et réformatrices des partisans d'un indispensable changement.

Mais autant en Europe, les grandes figures du Siècle des Lumières militaient pour les libertés civiques et les droits de l'individu au sein de la société, autant, en Pologne, les esprits éclairés cherchaient à convaincre leurs compatriotes de la nécessité de restreindre leur liberté individuelle et de soumettre l'intérêt de l'individu aux considérations d'intérêt général, collectif. Le rapport entre l'individuel et le social est devenu l'un des grands thèmes de réflexion. Et autant le Siècle des Lumières européen était empreint de l'esprit d'universalisme, autant la situation en Pologne amenait à repenser sérieusement la relation entre ce qui, d'une part, est local et particulier et ce qui, d'autre part, est différent, étranger ou universel. Ceci étant admis, il fallait aussi prendre conscience des potentialités de l'individu socialement actif et des facteurs qui le limitent; des objectifs qu'il doit s'assigner et des chances de les atteindre qui lui offre la réalité sociale. Or toutes ces interrogations se trouvent inscrites dans la structure profonde de l'univers des *Aventures de Nicolas Doświadczyński*.

2

La nature dramatique de l'époque de Krasicki marqua son destin personnel et trouva une expression indirecte, profondément codée dans la structure de ses ouvrages relevant de plus d'un genre littéraire. Ce plus grand écrivain polonais du Siècle des Lumières naquit le 3 février 1735 dans une famille de haute noblesse apparentée à des familles le plus haut situées dans la hiérarchie nobiliaire de l'époque, mais elle-même d'une aisance à peine moyenne. Pour des raisons matérielles, c'est à la cour d'un magnat, Ignacy Sapieha, son oncle par alliance, que Krasicki fit les débuts de son éducation, mais à partir de 1744, le voici au collège des jésuites à Léopol (Lwów). Au bout de six années de collège, le jeune homme de moins de seize ans se sentit la vocation à l'état ecclésiastique. En 1751, il entra au grand séminaire de Varsovie. Dans la capitale, régnait déjà un climat d'éveil intellectuel, fonctionnait le Collegium Nobilium avec son théâtre jouant des drames classiques français, de même que la Bibliothèque Załuski (publique) et paraissaient des revues scientifiques. Krasicki était, pendant un temps, accompagné de l'abbé Jean Des Tournelles, un

Français, qui initia le futur écrivain à la littérature française. C'est à cette époque-là que se manifesta chez le jeune Krasicki le penchant pour la plume: il se met à tenir un journal de lectures sous le titre *Recueil de poésies pieuses, morales et amusantes*. La mort, à cette époque-là, de son père et de plusieurs d'entre ses parents, protecteurs réels ou en puissance, le mit, à l'achèvement de son cycle d'études au grand séminaire, dans une situation précaire. Il se vit obligé de se ménager de l'appui et du soutien à la cour de plus d'un magnat lié au parti des «républicains» sarmates, les liens de parenté lui servant de lettres de recommandation. Son don orateur, son charme personnel et son allure d'homme du monde lui valaient partout sympathie et bienveillance, mais la nécessité d'en solliciter était pour le jeune homme autant d'occasions d'apprentissage des dures lois de la vie de cour avec son hypocrisie, son jeu d'intérêts contradictoires, son égoïsme et son absence de scrupules. Il en dénoncera le faux et l'inauthenticité des relations humaines dans plus d'une page de son oeuvre.

En 1759, avec l'appui de l'évêque de Cracovie, Krasicki partit pour Rome pour des études théologiques de deux ans. De retour en Pologne, toujours sans perspectives bien précises de carrière, il se rapproche du primat Łubiński et en devient, en 1763, le secrétaire. Après la mort d'Auguste III et à l'avènement de Stanislas Auguste Poniatowski dont le primat a soutenu la candidature au trône, Krasicki se trouva dans un milieu qui avait de larges projets de réformes visant à faire changer à la noblesse de sa mentalité sarmate, à améliorer le mode de gouvernement et à éclairer la société polonaise selon un esprit nouveau, celui du Siècle des Lumières. Le roi perçut dans le jeune ecclésiastique de talent un allié précieux et un esprit dont il avait besoin pour son oeuvre de réforme. Il le fit son chapelain et lui confia l'élaboration du plan de la revue morale qu'il entendait fonder, le *Monitor* qui devait être un des moyens de gagner l'opinion des nobles aux projets du monarque. Krasicki devint ainsi cofondateur du *Monitor*, son coauteur dans les années 1765–1768 et auteur de tout l'annuaire de 1772. Ce fut pour lui une expérience d'écrivain importante et nouvelle. Force lui était d'embrasser par sa réflexion l'ensemble des problèmes sociaux, moraux, culturels et politiques dont il se proposa de traiter dans la revue à l'intention du public que celle-ci visait. Et aussi d'apprendre à manier un langage nouveau, celui de

publiciste. Il fut le premier à avoir donné en langue polonaise le modèle d'un article de presse concis, d'une argumentation percutante, écrit d'une plume alerte.

Une autre expérience inédite qui fut sienne était celle de magistrat, le roi lui ayant confié la présidence d'une cour de justice de haute instance, le Tribunal royal pour la province de Petite Pologne ayant son siège à Lublin. L'exercice de cette charge lui fit découvrir l'ampleur de la corruption et de la démoralisation des organismes du pouvoir et également la mentalité et la manière d'être à l'avenant de la noblesse provinciale. Cette expérience lui fournit de la matière qu'il utilisera en premier lieu dans le premier livre des *Aventures de Nicolas Doświadczyński*, puis dans les satires et dans les fables.

En signe d'estime pour son activité de rédacteur, de publiciste et de magistrat, le roi lui fit obtenir le sacre épiscopal. Jeune prélat, c'est en 1766 que Krasicki accède à la dignité épiscopale et se voit nommé à l'évêché de Warmie dont les titulaires étaient revêtus de dignité princière. Ce rang élevé nouvellement acquis lui imposait cependant l'obligation de prendre position sur les événements politiques compliqués de la fin des années 1760 et du début de la décennie suivante. A l'instigation de l'ambassadeur russe et de la cour prussienne, s'employant les deux à diviser la noblesse et à faire pièce aux réformes, éclata en Pologne, en 1768, un soulèvement antiroyal sous la forme des confédérations de Radom et de Bar, sous les bannières desquelles s'engageaient les défenseurs de la tradition sarmate. Le roi se vit obligé de pactiser avec la Russie et d'accepter son secours. Soucieux de rester fidèle au roi, mais à la fois il soutenait les protestations des «républicains» sarmates contre l'ingérence russe dans les affaires intérieures de la Pologne. Voyant une part de raison dans chacun des deux camps adverses, il s'interdit de prendre résolument le parti pour le roi ce qui finit par le lui aliéner. C'est dans cet état de desarroi et de déchirement qu'il eut à endurer le coup du premier partage de la Pologne qui le fit sujet du roi de Prusse, à la suite de l'annexion de la Warmie par ce dernier. Limité dans ses déplacements, placé sous le contrôle d'une administration étrangère, coupé de Varsovie et entravé dans ses relations avec le milieu intellectuel de la capitale polonaise, il devint, de par la volonté de Frédéric II, un habitué de la Cour de Berlin. Celle-ci appréciait hautement l'esprit, les dons intellectuels et les qualités mondaines du prince-évêque de Warmie, ce qui toutefois

n'enlevait rien, aux yeux de celui-ci, au fardeau de l'étiquette d'une cour étrangère et de sa dépendance de la volonté et des caprices d'un monarque annexionniste. Une fois de plus il lui fut donné d'éprouver le sentiment de dépendance de la volonté d'un plus puissant et de sa propre impuissance. Et c'est jusqu'à la fin de ses jours qu'il restera sujet prussien. Il fera, certes, plus d'un séjour à Varsovie et dans sa contrée natale et renouera des relations d'amitié avec le roi Stanislas Auguste, mais ses démarches pour obtenir un évêché en Pologne resteront longtemps vaines. Désigné enfin à l'archevêché de Gniezno au début de 1795, il n'en prendra la charge qu'après le traité du troisième (et dernier) partage de la Pologne survenu la même année, et se retrouvera, à la tête de l'archidiocèse, dans la zone d'annexion prussienne. Il mourra en 1801 à Berlin et ce n'est qu'en 1829 que ses cendres seront inhumées dans la cathédrale de Gniezno.

La variété des expériences et des situations dramatiques qui étaient le lot du prince-évêque de Warmie, l'amenait à réfléchir et à s'interroger sur l'homme, sa place au monde, ses chances et ses virtualités. La captivité et le sentiment d'impuissance l'ont réduit à la seule expression possible de cette réflexion, l'expression par écrit. L'activité littéraire est devenue pour Krasicki une sorte de refuge où il trouvait harmonie, équilibre et indépendance. Sa veine s'épanouit de la manière la plus féconde après le premier partage de la Pologne. En effet, ses oeuvres les plus importantes, appartenant à plus d'un genre poétique et prosaïque, portent des dates comprises entre 1774 et 1786.

Il est significatif que la première d'entre elles fût l'«Hymne à l'amour de la Patrie» publiée dans les *Zabawy Przyjemne i Pożyteczne*, court poème qui confère du sublime aux attributs de la captivité et érige en vertu majeure le dévouement patriotique. Ce poème fait exception dans l'oeuvre d'un écrivain qui fuyait le ton lyrique et qui faisait passer son message sous forme d'une réflexion pétrie d'idées générales ou d'une réalité de fiction par le biais d'une histoire. Nommons ses oeuvres les plus importantes: le poème héroïcomique, *La Sourjade*; le roman *Aventures de Nicolas Doświadczyński*; le roman *Pan Podstoli (Monsieur le Sous-Ecuyer de Bouche)*, 1773 I^e partie (II^e – 1784, III^e – 1803); le poème héroïcomique édité à l'insu de l'auteur, *Monachomachia (Monachomachie)*, 1778. L'année 1779 voit paraître le roman *Historia na dwie księgi podzielona (L'Histoire divisée en deux livres)*, *Bajki i przypowieści (Fables et paraboles)* et la première

partie des *Satyry* (*Satires*); 1780 – le poème *Antymonachomachia* (*L’Anti-monachomachie*) et l’épopée *Wojna chocimska* (*La Guerre de Chocim*); 1784 – le recueil de poésies intitulé *Wiersze XBW* (*Poésies XBW*, ce sigle voulant dire Prince-Evêque de Varmie); 1786 – les deux volumes de *Listy i pisma różne* (*Epîtres et écrits divers*) comprenant des lettres en vers et des poésies ménipées entremêlées de prose. A la même époque, Krasicki publia encore une encyclopédie en deux volumes, *Zbiór potrzebniejszych wiadomości* (*Recueil de connaissances utiles*, 1781–1783), et plusieurs comédies. Plus tard, il se mettra à la traduction d’Ossian et à la rédaction d’un traité sur la poésie. Pendant l’insurrection de Kościuszko (1794) il publiera un conte allégorique *Powieść prawdziwa o narożnej kamienicy w Kukurowcach* (*Récit véridique touchant une maison d’angle de la ville de Kukurowce*). Il écrivit aussi, en s’inspirant de Plutarque, des vies d’hommes illustres et des *Entretiens des morts* inspirés de Lucien et de Fontenelle.

Dans toutes ces oeuvres, la réflexion de Krasicki porte sur plusieurs problèmes qui reviennent constamment, sous différentes formes dans des textes de diverse nature. Le premier de ces problèmes se résume dans l’interrogation sur son époque, la question fondamentale étant de savoir si le XVIII^e siècle, dans sa recherche et son souci d’explorer et de changer le monde, a valu à l’homme le bien, l’harmonie et le bonheur. Coupé, après le premier partage de la Pologne, du foyer varsovien des réformes et des lumières, Krasicki n’a pas renoncé pour autant à ses ambitions formatrices de l’opinion, même si l’intérêt qu’il manifestait pour le fond et la nature des changements intervenant dans la société et dans la culture primait chez lui un intérêt proprement de moraliste. La réflexion relevant d’un tel intérêt général domine ses satires, ses épîtres, *La Monachomachie*, *Les Aventures de Nicolas Doświadczyński*. Sous une forme littéraire de finesse, avec élégance et esprit, quelquefois même avec passion, il dénonce les défauts de mentalité et de morale de la noblesse «sarmate»: son conservatisme inconsidéré, sa paresse intellectuelle et son esprit rétrograde, le relâchement de moeurs, l’ivrognerie, la prodigalité et l’égoïsme, l’absence de modération et une ostentation propre aux parvenus. Mais c’est aussi avec suspicion et avec une ironie distante qu’il regarde venir ce qui, dans la vie publique, faisait office d’innovation: l’engouement pour la mode, l’imitation des étrangers, le règne de l’hypocrisie et du cynisme, l’irrespect envers les autorités

morales et intellectuelles, une participation tout en surface à la vie culturelle qui, à l'époque, se trouvait déjà favorisée par la généralisation de l'imprimerie, enfin l'inauthenticité des relations humaines, ce dont la vie de Cour offrait un exemple patent. Mais ce qui, par-dessus tout froissait le poète c'était le rejet de valeurs morales stables qui s'incarnait à ses yeux dans la probité individuelle et dans la vertu.

Tout en dénonçant les effets pernicieux des défauts sarmates, Krasicki percevait aussi les périls dont était lourd le modèle de culture proposé par le Siècle des Lumières, celui d'une culture courtesane et urbaine niant la stabilité des principes de morale et leur substituant un jeu d'apparences futiles, le déguisement, l'artifice, la poursuite de sensations éphémères au détriment de la réflexion et de la connaissance. A la question que posent ses satires, si le XVIII^e siècle éclaire véritablement les esprits, Krasicki répondait que les lumières du siècle sont un lustre apparent et qu'aucun progrès substantiel ne s'est produit, au cours de ce siècle-là, dans la vie des hommes. En quête d'un point de référence pour sa réflexion, l'écrivain en vient à se rapporter à des mythes. Il oppose à la Cour la Cité l'idéal d'une Arcadie rustique, et à l'ambiguïté morale — les vertus univoques des ancêtres et la « simplicité de cœur ». C'est dire que tout en rejetant les défauts sarmates, il se montrait réservé à l'endroit des propositions morales et culturelles du Siècle des Lumières.

Un second thème qui revient dans les œuvres de Krasicki c'est la réflexion sur l'histoire, sur les motifs qui en animent les acteurs et les héros, et aussi sur les limites qu'elle leur impose. Ce thème fait son apparition dès *La Sourjade*, poème héroïcomique sur le canevas d'une légende rapportée dans une chronique médiévale. Confrontée à son expérience décevante d'histoire contemporaine et à ses connaissances historiques, la réflexion de Krasicki met en doute le sérieux de l'histoire et son interprétation héroïque et morale. Ce n'est pas une finalité et une justice profonde de verdicts que l'auteur perçoit dans les événements historiques, mais au contraire, leur contingence, le grotesque des actes humains et une inexplicable cruauté du destin. Ce thème est aussi considéré dans un roman original et fantastique intitulé *l'Histoire divisée en deux livres*. Son héros, Grundryp qui voyage dans le temps depuis l'antiquité jusqu'au X^e siècle de notre ère, présente une vision du passé qui fait tomber de leurs socles de vaillants héros et chefs militaires et qui y instaure des monarques pacifiques, mécènes

des arts et des lettres. C'est également le passé qui offre un cadre de référence aux *Entretiens des morts* et aux *Hommes illustres*, une adaptation de Plutarque. Ces genres traditionnels ont offert à Krasicki un cadre pour la réflexion sur son époque et sur la condition d'une nation captive et déchirée. Il y insuffle une sage philosophie de la survie, de la sauvegarde d'un patrimoine spirituel et de sa transmission à la postérité, et érige en modèle une vie honnête contre l'avitissement, produit de la captivité et du mal qui règne dans la vie.

Ce retour interrogateur vers le passé et une observation sagace du présent servent de fond à un troisième courant thématique de l'oeuvre de Krasicki – l'analyse du destin de l'homme, des lois universelles qui régissent le monde et la conduite des humains. Ce courant, le poète le fait couler dans ses *Fables et paraboles* à caractère d'épigrammes. Elles renouent avec la tradition européenne du genre (Lafontaine), mais leur originalité tient à la vision du monde qu'elles traduisent et à leur style. Ces thèmes se retrouvent aussi dans des pièces poétiques de petit format et dans des vers entremêlés de prose. La conception du monde et de l'homme qui sous-tend ces oeuvres se distinguent par un tour dramatique et comporte des accents profondément pessimistes, encore que le poète formule ses jugements avec calme et avec la sage modération d'un homme qui a éprouvé plus d'un revers de fortune et qui a appris à garder une attitude de dignité face à un destin adverse. Présentées avec une concision et une précision de maître dans les fables, les mésaventures des animaux, des oiseaux et des objets mis en scène, démontrent un avantage absolu des plus forts, mais également la naïveté des faibles; elles attirent l'attention sur la versatilité du destin, la relativité des critères du bien et du mal, la nature aléatoire des calculs et des prévisions de la raison. Chez Krasicki, la fable, genre essentiellement didactique, ne se borne pas uniquement à dénoncer les faiblesses et les défauts humains. Les conventions de la fable lui servent à faire apparaître différentes dimensions du destin, à en découvrir la nature pour l'accepter avec un calme et une distance teintés quelquefois d'ironie plaisante et de satisfaction cognitive. Et dans les petites pièces de poésie ou dans la prose émaillée de strophes poétiques, la réflexion de Krasicki sur la vie se fait lyrique. Il savait en effet en percevoir les charmes que dissimulent un détail ou un instant fugitif, révélateurs aussi bien de la valeur du concret que de la dimension pressentie de l'Absolu.

C'est entre le rôle d'éducateur de ses contemporains et celui d'observateur faisant apparaître dans toute son étendue la nature dramatique de l'existence de l'homme et considérant avec suspicion les tentatives d'amélioration du monde, que se situe la multiplicité des attitudes, des tons, des nuances de l'oeuvre de Krasicki. Son talent leur confère de l'éclat; il se manifeste dans la maîtrise du langage, dans l'élégance et la clarté, dans la pertinence des formules concises et des maximes synthétiques qui traduisent verbalement une expérience du monde acquise à force d'épreuves et d'observation. Les oeuvres de Krasicki ont offert un modèle de langue moderne de la raison, outil efficace de la réflexion sur l'homme, son histoire, sa nature et son destin.

3

Le titre intégral du premier roman de Krasicki est comme suit: *Les Aventures de Nicolas Doświadczyński décrites par lui-même*. C'est à bon escient que l'auteur a recouru au genre romanesque tel qu'il s'était formé dans la littérature européenne du début du XVIII^e siècle: un roman relatant des faits dont la crédibilité fondée sur la vraisemblance a pour gage un narrateur concret, personnalisé, retraçant l'histoire de sa vie. Le titre de l'oeuvre informait le lecteur du caractère autobiographique du récit et en même temps caractérisait le narrateur-héros et son attitude envers le monde. Le nom significatif de Doświadczyński («Monsieur l'Expérience» évoquant l'idée d'un homme «qui a vu des choses») traduit l'idée que le narrateur se faisait de sa vie comme matière à récit: s'il se mit à la raconter c'est non seulement comme une suite d'aventures et de mésaventures susceptibles de tenir en éveil l'intérêt du lecteur, mais aussi comme une somme de situations qui ont façonné la conduite du héros et son attitude à l'égard du monde. Le roman de Krasicki relève d'une variété du genre romanesque fréquemment pratiquée au XVIII^e siècle, appelée le roman éducatif, fondée sur la représentation du monde en tant qu'école de la vie. L'acquisition d'expériences demande le contact avec une réalité en changement, avec des faits capables d'enrichir les connaissances et de stimuler l'esprit du héros. C'est le voyage qui en offre le plus de chances. Le voyage était un mode de comportement fort populaire au XVIII^e siècle, et les récits de voyage étaient à l'époque un genre fréquemment pratiqué.

Sans être un voyageur au sens propre du terme, le héros de Krasicki change fréquemment de lieu de séjour. Toutefois, à la différence du roman picaresque, sa vie n'est pas une pérégrination constante le long d'un itinéraire permettant d'observer le monde et les gens. C'est plutôt une série de déplacements et d'arrêts, autant d'occasions de découvrir une réalité sans cesse nouvelle. Dans la vie de Doświadczyński seuls comptent les voyages, c'est-à-dire les changements de lieu de séjour et non des faits tels que la mort d'un proche qui ne fait que motiver un déplacement nouveau et, par conséquent, la découverte par le héros d'un milieu nouveau et l'acquisition d'expériences nouvelles. Le narrateur ne s'attarde pas à relater de menus faits ou à reconstituer ses observations, ce dont fait foi son sommaire *Journal d'un voyage à Paris*. Il ne cherche pas non plus à faire part au lecteur de sa vie intérieure et de ses émotions. Sur ce point, il reste laconique et renvoie le lecteur à son expérience émotive propre: «chacun devine ce que j'ai senti, combien j'ai tremblé et pleuré».

Le héros se situe au centre de l'univers romanesque et ses contacts avec les autres ne donnent pas lieu à la peinture de portraits, au physique ni au psychique. Les autres n'ont de l'importance que dans la mesure où ils permettent à Doświadczyński de se trouver dans un monde nouveau, inconnu. D'où le rôle important imparti dans le roman éducatif au mentor, conseiller et guide. Il est significatif que, dans chaque phase de son voyage, c'est un autre mentor qui le chaperonne. Enfant, il a pour mentors ses parents, puis, à l'école, son maître d'études. Ses autres mentors consécutifs seront le précepteur français Damon, un habitué des salons varsoviens, un fondé de pouvoir judiciaire à Lublin, Fircykiewicz («petit-maître») à Paris. Ces trois derniers se laissent qualifier de faux mentors, dans la mesure où ils initient Doświadczyński à des valeurs de fausse apparence. Mais le héros aura aussi des mentors constructifs; celui qui se chargera de sa rééducation sera le Nipouan Xaoo; il sera relayé par la suite par des hommes tout aussi dignes — le vieil Indien du Pérou, le quaker Gwihelm et le marquis de Vennes.

Au début du roman, nous trouvons Nicolas dans sa maison natale, dans l'entourage des plus proches en lesquels nous reconnaissons sans peine des représentants types de la noblesse provinciale «sarmate» du milieu du XVIII^e siècle. Son premier voyage — le départ pour le collège jésuite — n'est qu'un changement de milieu mais non de climat

et de mode éducatif. C'est là que Nicolas restera jusqu'à son nouveau voyage, avec un précepteur, dans une grande ville. Nous le voyons à Varsovie, puis à Lublin, siège du Tribunal royal, et enfin à Paris. L'horizon des expériences et le champ d'exploration s'élargissent, en posant des problèmes sans cesse nouveaux devant l'esprit du héros. Le voyage suivant conduit Doświadczyński dans l'île de Nipou d'où, par le fait de circonstances diverses, il part pour l'Amérique du Sud, puis pour l'Espagne et une nouvelle fois pour Paris. Le retour en Pologne, marqué par un séjour dans la capitale et par des visites rendues à des voisins, dans leurs propriétés, se conclut par l'installation du héros dans son Szumin natal. Le voyage de Doświadczyński est un circuit fermé; le voyageur retourne au point de départ, mais intellectuellement changé et enrichi.

Le voyage de Doświadczyński dans le temps et dans l'espace est en même temps un périple à travers différents types de civilisation qui sont autant de modes de vie, d'aspirations et de systèmes de valeurs soumis à son jugement et à son choix, et qui s'éclairent mutuellement les uns les autres, constituant un contexte d'ensemble permettant la comparaison et le jugement de valeur. Pour Nicolas, le premier contact avec le monde se noue dans sa gentilhommière natale avec le domaine autour où l'on hérite non seulement de celui-ci, mais encore de mentalité, de discours et de mode de perception de la vie ambiante. Ce modèle de culture a pour valeur majeure l'invariabilité et la durée, et pour vertu cardinale — le respect du rituel traditionnel d'éducation, d'ascension sociale et économique au gré des charges auxquelles on accède, de relations conviviales de voisinage et d'admiration béate d'un passé héroïque. Ayant pris du recul, le narrateur juge d'un esprit critique son enfance et le système éducatif auquel il fut soumis au foyer et à l'école. Il revoit d'un oeil un tantinet moqueur l'engouement de ses parents pour tout ce qui avait trait à leur généalogie et à leur haute extraction, le tour d'esprit superstitieux de sa mère et le penchant de son père pour la mégalomanie ou encore sa conception de l'hospitalité consistant à enivrer les invités avec des boissons fortes. L'expérience fondamentale que le jeune Nicolas acquiert dans sa maison et à l'école c'est d'abord le sentiment d'une liberté non entravée par quelque contrainte que ce fût («j'étais libre non seulement de toute étude, mais encore de la moindre contrariété qui se fût opposée à mes désirs») et aussi le sentiment de l'inconséquence et du

hasard des jugements que l'on portait sur sa conduite («son tuteur à l'école le cajolait hors de propos et le battait quand il ne fallait pas»).

L'image de la maison et de l'école faisait apparaître des communautés restreintes, closes. C'est plus tard, à Lublin, où il est impliqué dans un procès judiciaire, qu'il fait l'expérience de la vie publique et de la mentalité et des comportements qui s'y rattachent. Le monde de la justice dont l'auteur du roman avait palpé les rouages pour avoir présidé le Tribunal de la Couronne, apparaît dans le roman dans toute la richesse du détail et du concret. Le tour abstrait de la narration y fait place à une description colorée des gens, des habits qu'ils portent, des intérieurs qu'ils visitent ou habitent. Les portraits des employés du Tribunal ont du relief et du cachet personnel; le dialogue se fait vivant. C'est dans cet épisode que le roman de Krasicki se rapproche le plus sensiblement du roman de moeurs, la veine satirique aidant. L'expérience majeure que tire le héros de cette phase de sa vie se traduit dans le sentiment qu'il éprouve d'un arbitraire absolu régissant une vie publique dominée par des gens mus par des considérations de profit.

Avant d'avoir approché les réalités de la vie publique au Tribunal de Lublin, Nicolas avait fait l'apprentissage sommaire d'un univers plus vaste que ne l'était le domaine parental. Et c'est un étranger, un précepteur français, qui ouvrit une première brèche dans la conscience bien ronde du jeune homme formé par le milieu «sarmate» d'une noblesse provinciale, en le mettant au fait des règles et des rigueurs de la culture de cour et de salon à respecter par tout homme du monde qui se veut de qualité, en l'initiant aux jeu raffiné de sentiments et en l'invitant à une remise en question permanente de la valeur de tout principe immuable de morale («rétréci par des principes, l'esprit du brave damoiseau n'aurait été bon qu'à se le montrer du doigt dans Paris»). Les leçons du précepteur ont, de plus, mis en valeur aux yeux du jeune homme, l'art de briller par une conversation mondaine en tant que manière d'être d'un homme de bien dans la société.

Enfin, les visites d'autres villes, les unes plus prestigieuses que les autres, ont offert au jeune homme l'occasion de faire l'expérience de la culture urbaine. Cette culture se faisait valoir à ses yeux par les biens matériels et par les plaisirs qu'ils rendaient accessibles. Mais elle se fondait sur l'hypocrisie, les apparences et sur l'intransigeance avec

laquelle l'on cherche à assouvir ses ambitions et ses désirs. Telles sont précisément les caractéristiques propres aux hommes du monde, protagonistes du théâtre social de la grande ville qui aspirent à incarner le fond même et l'essence du Siècle des Lumières.

Les expériences du héros du roman conduisent à une remise en question de chacun de ces modèles de culture. Nous avons déjà signalé les accents critiques à l'égard du modèle sarmate. Il y a cependant lieu de faire observer que ce modèle ne se trouve pas entièrement rejeté pour autant, et que les propriétés stylistiques de la narration suggèrent une certaine ambiguïté des jugements portés sur le milieu familial de Doświadczyński. La description du père relève, certes, des traits de caractère blâmables, mais en même temps elle en met d'autres en relief qui apparaissent comme louables dans le contexte des modèles de culture dont le héros fera l'expérience postérieurement. Le père c'est un noble sans instruction et aux idées rétrogrades, mais «incapable de raisonner sur les vertus, il en savait l'exercice». La mère, esprit de paroisse à l'horizon circonscrit par celui de son village, «étant un jour blâmée par un jeune mondain pour ses principes par trop austères et pour son esprit primesautier outrageant le grand monde, lui dit en toute franchise préférer une fruste vertu à un péché courtois».

La culture française de salon et des sentiments raffinés a révélé sa vanité dans l'expérience personnelle de Nicolas, s'étant trouvée de surcroît compromise par Damon, le précepteur, qui se révéla un mystificateur et un escroc. L'adoption du modèle de culture urbaine vaut au héros des ennuis de taille et aboutit à un débâcle entraînant un changement définitif de son destin. C'est ce modèle de culture et de vie qui est le plus vigoureusement dénoncé par l'auteur, et en même temps reconnu comme le plus propre au XVIII^e siècle. Ce modèle s'incarne aussi dans le personnage d'un autre mentor qui, à force d'esprit et d'hypocrisie, finit par devenir du pauvre diable qu'il était, un richard bien en vue dans la haute société varsoivienne. Il dit à Nicolas:

Il vous faut savoir que notre siècle est un siècle des lumières où, à l'instar des fracs anglais, la philosophie est à la mode. [...] Il n'est guère difficile de se faire philosophe, contrairement à ce que vous pouvez croire: vantez ce que les autres blâment, professez des idées qui bonnes vous semblent pourvu qu'elles aient de la singularité, ayez de temps à autre un trait piquant à l'adresse de la religion, tranchez les questions en débat résolument et à haute voix; je vous promets que sous peu on vous tiendra pour philosophe.

Une nouvelle phase de l'expérience et des péripéties de Doświadczyński: l'île de Nipou. L'univers utopique des Nipouans procède aussi bien d'utopies antérieures en littérature européenne que de l'idée que le Siècle des Lumières se faisait des sociétés primitives. L'observation de la vie dans l'île et plus encore les entretiens avec le sage Xaoo donnent lieu à une critique frontale de la civilisation européenne et de toute la multiplicité des modèles de culture qu'elle a engendrés. Ce qui est contexté c'est le système éducatif européen, la manière de pratiquer la science, les arts et les lettres, l'inauthenticité et la feinte dans les relations humaines, la foi sans fondement dans les possibilités de la raison humaine et une cupidité incoercible dans la jouissance des dons de la Nature et des plaisirs du monde. De l'avis d'un simple Nipouan, tout cela rend les gens malheureux. Il dit:

Une ambition illégitime a fini par vous aveugler, au point qu'ayant de vous-mêmes une opinion très au-dessus du mérite, vous vous croyez parfaitement dotés de tout ce qui concourt à la perfection intérieure, mais cruellement dépourvus de tout ce qu'il faut pour la prospérité matérielle. Vous tenant pour la perfection même, vous voulez avoir tout ce dont vous vous croyez être dignes, les dons les plus exquis de la nature. [...] C'est dire que plus vous vous prenez haut, plus vous êtes frustrés. Si ce que vous êtes se nomme perfection et savoir-vivre, et ce que nous sommes — sauvagerie, simplisme et grossièreté — il me semble que mieux vaut être sauvages à notre guise.

L'île de Nipou apparaît comme utopie d'un état idéal fondé principalement sur un principe juste de l'éducation et de la formation des gens à la vie sociale. Plus d'une fois on a fait observer que le système nipouan renoue avec les idées éducatives de Jean-Jacques Rousseau. En dépit de ressemblances et d'analogies indiscutables, l'univers nipouan s'écarte sensiblement de la conception de l'état naturel. Les valeurs fondamentales que lui sont propres sont l'égalité et la modération. La première trouve son expression dans l'absence de toute dépendance entre les gens, hormis celle des enfants à l'égard de leurs parents, et dans la possession par tous de mêmes ressources matérielles. La seconde se fonde sur la continence dans la jouissance des biens qu'on possède, des dons naturels et même des potentialités de l'esprit humain. Le trait fondamental par lequel l'utopie nipouane se distingue de celle de l'état de la nature, est la reconnaissance de la propriété comme principe de la vie sociale. «La société a pour mission de garantir la propriété» — déclare Xaoo.

L'expérience nipouane apprenait en premier lieu à penser en termes de vie sociale. La philosophie c'est «la science des devoirs de l'homme et de leur accomplissement» — cette idée énoncée par Xaoo aura pesé sur le destin du héros. Les péripéties de Nicolas après son départ de l'île composent en apparence une suite de faits sortant de l'ordinaire, rapprochant l'oeuvre du roman d'aventures selon son modèle du XVIII^e siècle. Ces péripéties n'ont cependant pour but de tenir le lecteur en haleine. En sa qualité nouvelle d'esclave à bord d'un bateau et dans une mine, Doświadczyński affirme: «les chaînes espagnoles m'ont dissuadé de ce que Xaoo n'a pas prouvé». Il fait son retour à une réalité dans laquelle l'idéal utopiste se trouve confronté à un avatar particulièrement brutal d'une civilisation fondée sur l'inégalité, sur la domination de l'homme par l'homme et sur la soif de possession. Mais cet idéal affronte aussi la bonté naturelle et toute de simplicité du vieil Indien et du quaker Gwilhelm, et également la sagesse profonde d'un Français, le marquis de Vennes dont les qualités redressent l'image que le lecteur aurait tendance à se faire des Français en ne retenant que les méfaits du précepteur Damon. Les faits dont Doświadczyński fait l'expérience, semblent suggérer que chaque culture a un fonds du bien et du mal qui lui est propre, selon des proportions qui sont fonction de l'aptitude de l'individu à se considérer comme un être social et à agir en faveur de la collectivité. La mésaventure de Doświadczyński en Espagne où il se fait passer d'abord pour un démolisseur de l'ordre établi, puis pour un fou, en raison de son récit rendant compte de l'univers social des Nipouans, a fini par remettre en question l'utilité de l'idéal utopiste dans les réalités européennes. Le reste sera accompli par le marquis de Vennes dont le raisonnement ramènera Nicolas à la réalité: «Vous ne trouverez pas de Nipouans en Europe et cependant il vous faudra vivre parmi les gens». Conquis par les vertus et la sagesse du marquis, Doświadczyński s'avise de consacrer le reste de ses jours à des relations d'amitié. Le marquis — dernier mentor de Nicolas — lui fait cependant valoir la vocation sociale et civique de l'homme:

Tu dois à ta patrie ton existence civile. Le nom de citoyen n'est pas un vain mot pour qui a l'esprit droit. Cette qualité entraîne des devoirs multiples. Le premier d'entre eux, mais qui renferme tous les autres, c'est de lui être utile.

Fort de ce conseil, le héros entame la dernière étape de son itinéraire qui le conduit à travers la vie politique et sociale de la

seconde moitié du XVIII^e siècle. Le voici pour la première fois sans mentor ni guide, arrivé à la maturité d'esprit qui le fait agir de son propre chef pour juger, commenter et prendre des décisions. Après avoir fait son long voyage en circuit fermé, Doświadczyński revient au point de départ, mais entièrement transformé. Il partait jeune homme formé aux libertés sarmates et à l'individualisme et n'aspirant qu'à voir ses désirs comblés en fait de plaisirs et des aspirations qui naissaient en lui au contact des modèles de culture étrangers; il rentre en homme persuadé de la nécessité d'oeuvrer pour l'intérêt collectif. «En l'espace de dix ans courtisan à Varsovie, homme galant à Paris, laboureur dans l'île de Nipou, esclave à Potoza, fou à Séville, me voici philosophe à Szumin» – dit-il. Une tentative de participation à la vie publique en Pologne où sous les mots d'ordre de *res publica* règne le simulacre de liberté et d'égalité (soit des valeurs proches de l'utopie nipouane), le conduit cependant à une remise en doute de l'attitude prônée par son dernier mentor, le marquis de Vennes. Doświadczyński a fini par constater qu'actif sur la scène publique, il ne parviendra pas à réaliser ses idées d'utilité publique. Il retourne donc à la petite collectivité de son domaine pour se vouer, tel un Candide de Voltaire, à l'exploitation de sa propriété.

La problématique, la structure et avant tout la distance d'objectivité du narrateur vis-à-vis des faits mis en scène, teintée d'ironie et d'une intention de parodie, rapprochent le roman de Krasicki du conte philosophique. Tout comme Candide, Doświadczyński a visité des mondes divers et a mis à l'épreuve divers conceptions et modes de vie. Cependant, en dépit de ces analogies, le héros de Krasicki diffère de Candide sur un point très essentiel. Malgré ses expériences et ses déboires, il garde un authentique équilibre intérieur qui tient à sa foi dans le sens profond d'un accomplissement consciencieux des devoirs élémentaires. «Cultiver son jardin» n'est pas, à ses yeux, une nécessité imposée par l'amertume de déboires et par le sentiment d'échec. C'est bien plutôt un choix fondé sur la conviction de l'utilité du métier agricole. Un sage compromis entre l'idéal et la réalité lui apparaît comme le fruit le plus valable de son expérience de la vie. Son dernier voyage lui vaut aussi le bonheur personnel. Le héros conclut son récit sur un ton qui n'est pas celui d'échec et de résignation, mais bien de satisfaction et d'aise.

Sa pérégrination dans le temps et dans l'espace à travers l'expérience

de plus d'un modèle de vie et de culture, se conclut par le retour à la maison natale, point d'où il entreprit le voyage. C'est une sorte de «retour aux sources» vers l'univers campagnard de stabilité, d'enracinement et de valeurs sûres. Ce n'est nullement l'évasion vers une Arcadie rustique pour contempler la nature et oublier le reste.

Si la vie campagnarde est agréable c'est qu'elle incite à l'exploitation de la terre, tâche qui est de tout temps, et l'espoir de profit allié à des occupations honnêtes, sans cesse renouvelées, ne laisse pas de place à la langueur.

affirme Doświadczyński qui fonde de plus sa propre satisfaction, dans un esprit de modération, sur le fait de rendre ses pairs heureux. Le modèle de vie agricole propre à allier l'intérêt individuel à la satisfaction des besoins des autres, la tradition à la modernité, la vertu au bonheur lui apparaît comme unique refuge propre à procurer l'harmonie intérieure. Doświadczyński a appris à discerner ce qui, dans le modèle de vie nobiliaire, est valeur et ce qui est défaut. Il a fini par reconnaître qui le fait de durer dans son petit monde et l'accomplissement des devoirs les plus simples que lui impose sa condition sociale, par ailleurs respectable, sont pour lui l'unique chance de garder son identité sociale et individuelle.

Un motif de plus, littéraire, sous-tend en trame continue le voyage de Nicolas Doświadczyński: dans le discours du narrateur transparait la voix de l'auteur qui situe le roman dans le vaste panorama des lettres. Dès la première phrase du récit, le lecteur se sent renvoyé à deux variétés possibles de roman autobiographique: la confession ou le panégyrique. Le narrateur marque ses distances à l'égard de ces deux manières de représentation de son moi. Son propos n'est ni de dénoncer la tradition qui l'a formé ni de vanter tout ce qui est nouveauté et qui impose des modèles de conduite différents. L'auteur crée un narrateur à la première personne qui sait garder une distance à l'égard aussi bien de soi-même que de son milieu et des expériences qu'il éprouve dans les cultures qu'il découvre. Ce qui toutefois demeure un point de référence stable dans sa narration, ce sont différents types d'énoncés littéraires, en particulier le roman européen. En se démarquant par son style et son ton frôlant la parodie, du roman baroque héroïque et tendre, Krasicki créa à bon escient, pour en doter la littérature polonaise, le modèle d'un roman ancré dans son époque, enraciné dans un monde concret «d'ici et de maintenant»,

pétri de réflexion sur l'homme, sur ses devoirs et ses potentialités, ses aspirations et ses limites, sur les idéaux et la réalité.

Le roman de Krasicki fit l'événement dans la vie littéraire de la décennie 1770. Le modèle romanesque proposé parut attrayant, si bien que des imitations en furent nombreuses. Appréciant à sa juste valeur l'oeuvre de Krasicki, les critiques de l'époque se sont mis à parler d'une «postérité» de Doświadczyński dans laquelle furent rangés en premier lieu les romans de Michał Dymitr Krajewski. Premier roman moderne en Pologne, *Doświadczyński* indiqua les voies à suivre par ce genre littéraire dans la littérature polonaise et ses chances de développement. Le roman suscita de l'intérêt également à l'étranger. Il fut traduit dès 1776 en allemand et en 1818 parut en français à Paris. En 1951, *Doświadczyński* fut édité en russe, dans une édition d'oeuvres choisies de Krasicki.

Bibliographie

- B. Gubrynowicz, *Romans w Polsce za czasów Stanisława Augusta (Le Roman en Pologne du temps de Stanislas-Auguste)*, Lwów 1904; P. Cazin, *Le Prince-Evêque de Varmie. Ignace Krasicki*, Paris 1940; Z. Sinko, *Powieść zachodnioeuropejska w kulturze literackiej polskiego oświecenia (Le Roman européen dans la culture littéraire du Siècle des Lumières en Pologne)*, Wrocław 1968; *Wokół "Doświadczyńskiego" (Autour de "Doświadczyński")*, éd. J. Jackl, Warszawa 1969; A. Cieński, *Problematyka stylistyczna "Mikołaja Doświadczyńskiego przypadków" (Problématique stylistique des Aventures de Doświadczyński)*, Wrocław 1969; R. Wołoszyński, *Ignacy Krasicki. Utopia i rzeczywistość (Ignacy Krasicki. Utopie et réalité)*, Wrocław 1970; J. Abramowska, «Bajki i przypowieści Krasickiego, czyli krytyka sztuki sądzenia» (Fables et paraboles de Krasicki ou l'art de juger), *Pamiętnik Literacki*, 1972, c. 2; M. Klimowicz, Introduction, [dans:] I. Krasicki, *Mikołaja Doświadczyńskiego przypadki*, Wrocław 1973; Z. Goliński, *Ignacy Krasicki*, Warszawa 1979; T. Kostkiewiczowa, «O języku poetyckim Ignacego Krasickiego» (Le Langage poétique d'Ignacy Krasicki), [dans:] *Horyzonty wyobraźni. O języku czasów oświecenia*, Warszawa 1984; S. Graciotti, Introduction, [dans:] I. Krasicki, *Wybór liryków*, Wrocław 1985.

Trad. par Hubert Krzyżanowski